

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Coët et Bienville.

Reçu au Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Day (Du 9 août 1912) and Temperature (Fahrenheit Centigrade). Rows for M di, 3 P. M., 9 P. M.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

- SOMMAIRE. Le Témoignage, Paul Ginisty. Le Monsieur et le Quincailler, Alphonse Allais. Valentine, Eugène Dreveton. Ma Tante et mon Fiancé, Charles Foley. Le Magot, par Pierre Villetard. Entre ennemis, Cuisine. Les Arbres. Le retour du gas. Près du bonheur, feuilleton du dimanche. Mondanités, Chiffons. L'actualité, etc. etc.

L'Armée Anglaise.

Le lieutenant-colonel Pollock, qui dirige l'excellente revue militaire anglaise "The United Service Magazine", continue sa campagne en faveur de la transformation de l'entente cordiale en une alliance militaire effective. Il considère comme d'une importance vitale pour l'Angleterre que la France ne soit pas battue par l'Allemagne, tant que celle-ci jouera en Europe le rôle de puissance agressive, cherchant à rompre à son profit l'équilibre des forces: l'Allemagne est aujourd'hui ce qu'était l'empire de Napoléon il y a cent ans, l'ennemi par destination du Royaume-Uni. Mais ce n'est pas, comme en 1812, dans les plaines de la Russie que se décidera la question de l'indépendance de l'Europe: ce sera sur la frontière française. Tout ce que peut faire la Russie, c'est de retenir en Pologne le plus possible de corps d'armée allemands pour les empêcher d'agir en France; et quand sa mobilisation sera terminée, c'est à dire au bout de trente jours, d'entrer en ligne avec toutes ses forces, pour venir à l'aide des armées française et anglaise. Nous autres, Anglais, écrit le lieutenant-colonel Pollock,

nous avons une responsabilité effrayante, dont la nation et le gouvernement semblent inconscients à un degré dangereux. Il dépend de nous de préserver la France d'une défaite pendant que les Russes sont encore trop loin; mais nous ne pourrions pas restaurer une cause perdue, ni remédier aux désastres qui en seront la conséquence. Il faut donc que nous soyons en ligne à côté de l'armée française le douzième jour de la guerre. Il continue en se demandant si la machine militaire anglaise est assez perfectionnée pour obtenir ce résultat. Il signale les lacunes de la mobilisation: proportion exagérée des réservistes, d'autant plus qu'ils ont quitté le service depuis plus de quarante ans et ne reviennent pas dans les unités où ils ont été instruits; déficit en officiers; mauvaise composition en hommes de la réserve spéciale. Néanmoins, quelles que puissent être ses faiblesses, prête ou pas prête, bonne ou mauvaise, l'armée anglaise doit se rendre en France le plus tôt possible, de peur qu'en son absence ne survienne une défaite qui entraînerait la ruine de l'Angleterre en même temps que celle de la France. C'est sur terre et non sur mer que se décidera l'issue de la lutte, et dans la prochaine guerre, la flotte britannique ne peut rien faire de mieux que d'assurer le passage de l'armée anglaise sur le continent.

L'Alpe homicide.

La montagne est comme la mer, elle exerce un charme mystérieux sur ceux qui l'aiment. En 1874, le 31 août, Jean Fischer, de Meiringen, dans l'Oberland bernois, trouvait la mort avec le touriste qu'il accompagnait, Mr. Marshall, dans une crevasse du glacier du Brouillard, au Mont-Blanc; quatorze ans plus tard, le fils du précédent, âgé de vingt-et-un ans, disparaissait pour toujours avec deux Anglais et un autre guide de Meiringen, au cours d'une ascension dans la région du Caucase. Ces jours-ci, l'ainé de la famille déjà si éprouvée, le docteur Andréas Fischer, né en 1866, vient de perdre la vie au pied du glacier de l'Aletschhorn, sur le versant méridional du groupe des Alpes bernoises, qui portent les plus hautes sommités de la chaîne, telles que la Jungfrau, le Moine et l'Eiger. Partis un samedi, le docteur Andréas Fischer et le guide Jeuny, avec le guide Olmer, de la cabane de Concordia, 2,847 mètres d'altitude, sur le bord du glacier d'Aletsch, les alpinistes, hommes très expérimentés, avaient l'intention de monter au sommet de l'Aletschhorn. Ils l'atteignirent effectivement, avec un peu de retard. Au moment de commencer la descente, un orage se levait, épouvantable, comme on n'en voit que dans ces parages, et qui devait durer une vingtaine d'heures. Par deux fois les touristes furent obligés de retourner sur leurs pas, tellement violent était le vent. Et la neige s'amoncelait autour d'eux dans d'inquiétantes proportions. Reconnaissant enfin qu'il leur était impossible, par le Mittel-Aletsch, de gagner, le soir du samedi, la station de l'Ég-

gischhorn ou le lac de Maerjelen, ils décidèrent de bivouaquer dans la neige. Ils creusèrent donc un trou dans la couche profonde, et jusqu'au matin du dimanche, ils restèrent là, la nuit pleine d'éclairs et de tonnerre, et la tempête ne cessant de faire rage. Ils sont épuisés, transis, à moitié gelés, et lorsqu'ils peuvent se remettre en route, l'ouragan ne diminue pas. Tout à coup, ils glissent et roulent dans l'abîme. Le docteur Fischer a perdu connaissance. Ses deux compagnons s'en vont à la recherche de secours et s'égarèrent encore en chemin. A la fin, l'un arrive à l'hôtel Belalp et l'autre à celui de Niederalp. Une caravane de recherches revenait au lac de Maerjelen avec le corps du malheureux touriste. Le docteur Andréas Fischer, professeur à l'École réelle supérieure de Bâle, s'était déjà créé un beau nom dans le monde littéraire.

Peterhoff et Pierre-le-Grand.

A propos de Peterhoff où le Tsar et M. Poincaré ont eu une entrevue, l'"ECHO de Paris" raconte une anecdote. Le Versailles russe commença par une maison de pêcheur que Pierre le Grand bâtit de ses propres mains sur la falaise. Il y vivait parfois, pendant des mois entiers, avec l'impératrice Catherine, menant la vie de matelot, jetant le filet, et naviguant sur une barque, qu'en bon charpentier il avait fabriquée lui-même. Un jour, raconte Saint-Simon, dans l'"ECHO de Paris", l'ambassadeur de Suède vint, à tout hasard, pour le relancer dans sa retraite. Ne sachant au juste où habitait l'Empereur, il errait sur l'autre rive du canal, quand il vit passer une barque montée par un matelot robuste. Il héla le passeur et monta dans la barque. - Sais-tu où habite l'Empereur? dit-il. - Oui, je le sais! répliqua le matelot. - Veux-tu me mener à lui? Tu auras un écu d'argent... - Soit! Mais il est encore trop tôt, tu ne pourrais le voir. Viens d'abord dans ma maison, tu t'y reposeras en attendant l'heure. Le Suédois accepta, prit place au foyer, même à la table, car le matelot lui offrit l'hospitalité complète. Le repas fut excellent, cuisiné par la femme du pêcheur, et l'on but force rasades de vodka à la santé du Tsar blanc. Après le repas on dit la prière et le Suédois s'appêta à partir. - Maintenant, mène-moi auprès de l'Empereur, fit-il. - Attends! dit le pêcheur en riant; embrasse la ménagère si tu as été content de sa cuisine, et maintenant rassieds-toi... L'Empereur, c'est moi! - Tu plaisantes, compère! s'écria l'ambassadeur, de méchante humeur, et qui crut à l'ivresse de son hôte, lequel, d'ailleurs, avait bu en toute conscience. Pas du tout! Je suis Pierre, dit l'hôte, et celle dont tu as mangé la cuisine est l'impératrice Catherine, ma femme. Le Suédois, qui trouvait la farce de mauvais goût, allait répliquer, lorsqu'advint un messager de la Cour, qui mit genou

en terre, ainsi que d'usage, et tendit un pli scellé à l'Empereur. Le Suédois voulut s'excuser; l'Empereur se mit à rire, et la cabane trembla sous ce rire de colosse. - Allons, compère, assieds-toi là, continua-t-il; bois encore un verre de vodka, et dis-moi ce qui t'amène.

Le Marquis de Montebello tue par la foudre.

Paris, 28 juillet. Un deuil cruel vient de frapper la famille de Montebello. Le marquis Louis de Montebello, fils de l'ancien ambassadeur de France à Saint-Petersbourg, a été tué par la foudre. M. de Montebello habitait avec sa famille, depuis le mois d'avril, le Moulin de Stors, ravissant pavillon Renaissance que son père avait fait construire à côté du vieux château de Stors. Secrétaire général de la Banque d'Etat du Maroc, il venait chaque jour à Paris et rentrait le soir vers sept ou huit heures, revenant de la gare de Mériel, soit en automobile, soit le plus souvent à pied, quand il faisait beau. Mercredi matin il dit, en partant à son chauffeur, de ne pas venir l'attendre. - Je ne sais pas à quelle heure je rentrerai, dit-il, ne vous inquiétez pas. A sept heures du soir, il arrivait à la gare de Mériel. La pluie tombait à flots, l'orage était dans toute sa violence. Après avoir attendu quelque temps dans la gare en causant avec un employé, il se décida à partir. Pour gagner du temps, il longea la voie ferrée jusqu'au passage à niveau par lequel la grand-route traverse la voie. Comme il le franchissait, le garde-barrière l'engagea à entrer un instant pour se mettre à l'abri. Merci, mon brave, répondit-il. Ça tombe, c'est vrai, mais je n'en mourrai pas. J'en ai vu bien d'autres. Et il prit un petit sentier qui, à travers champs, conduisit directement au château; ce chemin lui était familier. Il le suivait d'ordinaire quand il rentrait à pied. Dix minutes plus tard, un garde du parc qui était allé à l'école de Mériel chercher ses deux fillettes, prit, lui aussi, le sentier. Un terrible spectacle l'attendait. Au lieu dit: "les Deux-Noyers", M. de Montebello gisait en travers de la route, la face contre terre; son chapeau de paille, ses bottines étaient carbonisées. Son pantalon et son veston déchiquetés comme si on les eût lacérés à coups de ciseaux. Son parapluie était brisé et déchiré et les morceaux étaient éparpillés. Tout le côté droit du corps était à nu, il ne portait qu'une brûlure superficielle au sommet de la tête et une éraflure à la tempe droite. Le garde, affolé, courut au château. Avec l'aide des domestiques, il transporta le corps du marquis. On juge de la douleur de Mme de Montebello qui, d'une fenêtre, guettait le retour de son mari, en le voyant ainsi apporter. Avec un stoïcisme admirable, elle lui donna les premiers soins en attendant l'arrivée du médecin qu'on était allé quérir en toute hâte. Mais ces soins étaient

inutiles. Le marquis avait été foudroyé, et le médecin ne put que constater le décès. Le marquis Louis Lannes de Montebello était né en 1874 et, par conséquent, âgé de trente-huit ans. Elève des écoles de Saint-Cyr et de Saumur, il avait été officier au 27e dragons, à Versailles. Il avait démissionné et était officier de réserve au 1er dragons. Très répandu dans le monde, il était membre du Jockey-Club et du Cercle militaire.

UNE PANNE D'ASCENSEUR.

Il vient d'advenir une drôle d'aventure à M. Barroso, ministre de l'intérieur en Espagne. Il allait se rendre à la Chambre, en compagnie de deux députés qui étaient venus le chercher. Au lieu de descendre l'escalier du palais de la Puerto del Sol, ces messieurs prirent l'ascenseur. Celui-ci s'arrêta brusquement entre le second et le troisième étage et refusa de bouger, malgré les efforts réunis des ingénieurs et des électriciens du ministère. Il fallut appeler les pompiers. A l'aide de longues échelles de sauvetage, ils réussirent à tirer d'affaire les deux députés qui sont de taille moyenne. Mais, hélas! le ministre de l'intérieur pèse cent quarante kilos et son volume l'empêcha de passer là où avaient passé ses deux amis. On dut briser le toit de l'ascenseur et remonter M. Barroso à l'aide de cables puissants. Jamais s'écria-t-il, en reprenant pied, on n'avait réussi à sauver un ministre aussi près de sa chute! Les Espagnols considèrent, malgré tout, que l'histoire de l'ascenseur est de mauvais augure.

La vive émotion.

Un monsieur se faisait raser chez un coiffeur de Saint-Ouen. Le garçon lui avait abondamment savonné le menton, passé le rasoir sur le cuir pour en aiguïser le fil et se penchait à l'oreille du client, il lui dit, d'une voix douce: - Quelle oreille monsieur veut-il que je lui coupe la première? Le monsieur le regarda éffaré: - Qu'est-ce que cette plaisanterie? - Plaisanterie! répliqua le figaro, les yeux hors de la tête. Vous allez voir si c'est une plaisanterie! Il était devenu fou. Le client, qui s'enfuit tout barbouillé de savon, a gardé ses oreilles, mais il s'est promis de se raser lui-même désormais.

GAMBETTA ET LE CHINOIS.

Savez-vous quel fut le premier client de Gambetta quand il débuta au barreau? Ce fut un Chinois. Voici l'histoire. Théophile Gautier avait un chinois pour serviteur et ce jaune ravageait les cœurs à Neuilly. Un mari trompé le poursuivait, et devaht le tribunal, Tin c'était son nom: - Moi dormir tranquille, chambre. Alors, moi, entends pan, pan. Va ouvrir. Qui là? Il répond: Commissaire! Comment commissaire?... Enfin, lui dire: Tin, chambre; femme, bonne de Tin, Tin, son lit, femme, son lit. Voilà, monsieur commissaire. Comprends-tu, juge? La magistrature garda son sérieux, le ministère public se mordit les lèvres, et aussitôt après lui, un jeune avocat malgré se leva et d'une voix puissante et d'un geste harmonieux il prit la défense de Tin Ling, lettré chinois. Cet avocat que l'on ne rencontrait jamais au Palais avait pour signe particulier un œil de verre. Cela plaisait à sa belle humeur de plaider cette affaire, digne de Guignol. Ce fut son premier début. Son deuxième début fut le procès Baudin. C'était Gambetta.

Maître Behanzin

Le fils de Behanzin un des fils du moins, car ce noir monarque en eut beaucoup et qui suivirent des fortunes diverses - vient de conquérir brillamment, devant la Faculté de Bordeaux, le titre de licencié en droit. Le barreau, sans doute, s'enorgueillira bientôt de cette recrue princière. Mais il faut louer dès maintenant ce jeune homme qui, descendant d'une lignée de souverains assez peu préoccupés de la légalité, conçut une idée si précise et si haute de la majesté des codes. Oublieux des usages de ses ancêtres, qui, dans ce Dahomé lointain, régissaient sans règles, avec une équité capricieuse et sévère, leurs dociles sujets, ce fils de roi s'est astreint à pâlir sur les textes des vieux juriconsultes de Rome ou de Byzance. Bientôt, ceint de la toge, coiffé de la toque, il s'en va défendre la veuve et l'orphelin ou bien discuter, avec une heureuse abondance, devant un tribunal attentif, quelque épineuse question légale. En vérité, ce sera un beau spectacle et très propre à nous faire estimer la civilisation.

Evasion de torçats

Purvis, Miss., 9 août—Quatre torçats se sont échappés de la ferme pénitentiaire où ils travaillaient en servant de leurs outils pour forcer la porte.

Word d'une centenaire.

Boston, 9 août—Mme Lydia A. Rockwell, qui est morte à l'âge de 106 ans, à sa résidence de Hyde Park, était il y a deux ans encore une pêcheuse experte. Le jour où elle accomplit sa centième année elle fit une partie de pêche avec des amis du Maine et prit son dernier poisson qui était une grosse truite.

FORT ESPAGNOL.

"Fra Diavolo" sera donné aujourd'hui en matinée et le soir pour la dernière fois cette saison, au Fort Espagnol. La troupe d'opérette s'est distinguée particulièrement hier soir, en faisant ressortir avec talent toutes les beautés de cette opérette. Dimanche la troupe donnera pour la seconde fois "La Perichole", une des œuvres les plus remarquables d'Offenbach. Tout a été préparé par la direction pour que rien ne manque à cette représentation ni comme costumes, ni comme décors. Quant aux artistes on peut s'attendre qu'ils remporteront un vrai succès dimanche. Deux cuirassés avariés. Washington, 9 août—Dans la soirée de jeudi, le cuirassé "Nebraska" a touché un écueil qui n'est pas porté sur les cartes marines, près de Newport, R. I., et a subi des avaries d'une telle gravité qu'il a reçu l'ordre de se rendre immédiatement aux chantiers de Boston pour y être placé en cale sèche. A peu près à la même heure l'arbre de couche du cuirassé "Connecticut" s'est brisé, et il a dû être remorqué à Philadelphie pour y subir des réparations. Voici le rapport qui a été envoyé par le contre-amiral O'Rourke au département de la marine, au sujet de l'accident du "Nebraska". Le "Nebraska" a subi une grave avarie en passant sur un écueil qui n'est pas mentionné sur les cartes marines, à l'ouest de Point Judith, R. I. Il devra être placé en cale sèche. Une enquête sera immédiatement ouverte par le service hydrographique pour repérer cet écueil. On est très surpris à Washington qu'un tel écueil puisse se trouver dans des parages aussi fréquentés par les navires sans avoir jamais été signalé avant cet accident.

Poste offert à Maloney.

Mobile, Ala., 9 août—Le Col. Arturo Odonez, ministre de la guerre du Honduras, a annoncé ici vendredi la nomination de Guy Maloney, de la Nouvelle-Orléans, comme aide militaire en chef au Honduras. Maloney a grandement figuré dans la révolution qui a valu la présidence à Manuel Bonilla. Il s'embarquera pour le Honduras, samedi, à bord de la canonnière "Général Barahona" qui vient de subir de grandes réparations, et prendra charge de son poste. Le colonel Odonez a aussi annoncé la prochaine arrivée aux Etats-Unis, chef du Gén. Lee Christian, chef de police de Tegucigalpa, qui vient voir des parents à Memphis, Tenn.

Tentative de meurtre.

New York, 9 août, Mathew O'Callaghan, un marchand de coton de Brooklyn a été arrêté jeudi sous l'accusation d'avoir blessé sa femme Lillian, qui déclare avoir pris pour un voleur. D'après la version de Mme O'Callaghan son mari était ivre et a agi de propos délibéré. Elle a été atteinte par les trois coups de feu qu'il a tirés sur elle pendant qu'elle s'enfuyait dans les appartements de son genre pour échapper aux violences de O'Callaghan. Son état est critique. O'Callaghan a soixante ans et sa femme en a trente-sept. Ils sont mariés depuis six ans.

Feuilleton. L'ABEILLE DE LA N. O. Docteur Miracle. GRAND ROMAN INÉDIT. Par Pierre Sales. DEUXIEME PARTIE. TROISIEME PARTIE. - Cela se termine donc par... Le hasard... vous avez eu l'obli-

gence de m'en débarrasser... vous avez soigné l'individa de votre mieux... et bien qu'il se rétablisse au moment où l'on désespérait de lui... et si bien rétabli qu'il n'est est allé... Encore une fois: bon voyage... Si jamais la police se mêlait de cette affaire, soyez sérieux s'oblement accompli notre devoir l'un et l'autre... Mais, à l'avenir, je vous en prie, mon cher, ne me faites pas jamais de ces caquetages... Gévoléki partit, très digne, assis jusqu'à terre par tout le personnel. Quant à Kestéwitch, qui avait fait d'un petit garçon auprès de lui, à peine était-il rentré, et seul dans son cabinet, qu'il écrivait follement de rire et avait des envies de danser en s'écriant: - Deux mille de Gévoléki!... deux mille à la fin du mois!... trois mille et trois mille hier... et quatre mille plus deux mille, qui vont encore me tomber du ciel... Dieu de Dieu, je n'ai pas perdu ma journée!... Non son état, décidément, un homme très avisé.

Il y avait bien trois jours que Tommy Perkins, adjudant dans l'infanterie anglaise des Indes, n'avait aperçu Ame qui vive, au milieu de ce désert de roches, que les neiges de l'Himalaya dominaient, à assez longue distance. Et, pourtant il trouvait toujours des passages à peu près sûrs, certainement établis par la main des hommes, et indiquant, par suite, qu'il y avait des habitants, ou que l'on voyageait assez souvent par ces parages. Mais pas une habitation, pas une colonne de fumée ne se distinguait, pas une trace de cheval, de bétail... Et s'il ne dénichait pas quelque agglomération pour renouveler ses provisions, il ramassait bientôt sa petite troupe vers la plaine verdoyante, d'où on était si difficilement monté jusqu'ici: cela avait pris cinq jours; il n'en faudrait au moins autant pour redescendre, car les descentes sont parfois plus difficiles que les ascensions... Et, en mettant tout son monde à la ration, il n'avait certainement pas pour plus de deux jours de vivres.

Comme, avec sa lunette, il examinait encore l'horizon, éblouissant dans le soleil couchant, ses hommes le contemplèrent avec inquiétude: il leur valait tête, et surtout désiraient de ramasser quelque bonne récompense... s'il réussissait à ramener un fort anglais quelconque, ou au moins un, de ces "er-

raats", dont le vice-roi de l'Inde avait signalé, par télégraphe, la présence dans ces montagnes. Que l'on rencontre, à travers l'Inde, un homme qui se promène seul, tout nu, sans un pagne qui lui entoure la taille, effroyablement maigre, se nourrissant de débris, couchant en plein air, s'exposant le plus tranquillement du monde au soleil le plus brûlant, ou aux pluies les plus diluviennes - cela n'a rien de surprenant: nous avons jadis, en Europe, les moines mendicants; l'Inde a conservé ses fakirs, qui font vœu de pauvreté absolue, ne voulant pas même posséder une hutte, et qui parviennent à la sainteté par un renoncement inouï à tout ce que peut donner la terre - surtout une terre aussi merveilleuse que celle-ci... quand la famine se ruine pas, tout à coup, des provinces entières. Mais ces fakirs qui, pour ainsi dire, n'inspirent, autrefois, qu'indifférence ou dédaigneuse curiosité aux Anglais, commencent à leur paraître moins inoffensifs depuis que l'esprit moderne, par les jeunes générations, a pénétré l'Inde tout entière: et des bruits pas absolument confirmés, mais sans cesse répétés, semblaient indiquer que, depuis plusieurs mois, des fakirs se sont contes taient pas d'errer au hasard, de village en village, de solitude en solitude, mais, de tous les points de l'Inde, convergent vers le Nord.

Et alors il fallait bien les surveiller... Ne se rendaient-ils pas vers un but, encore inconnu du gouvernement anglais, où tous ces solitaires se rejoindraient, pour s'occuper des affaires, c'est-à-dire de la politique de leur pays? On les traquait avec aisément dans les villes, où ils ne se trouvaient que trop d'ailleurs, par la violence de leurs journaux; car les Hindous ont leur presse aussi, leurs feuilles populaires, qui apprennent assez rapidement à leurs compatriotes la faiblesse relative de quarante millions d'Anglais, en face d'une population indigène qui dépasse peut-être trois cents millions d'individus. Ces articles de journaux avaient eu pour résultat des assassinats, soit dans l'Inde, soit à Londres même... Des explosifs se fabriquaient, sous le ciel de Bondhâ, comme dans l'empire des Tears... Et l'on pouvait se demander si ces faits, jusqu'ici isolés, n'allaient pas prendre un caractère général, le jour où tous les mécontents parviendraient à se réunir, à grouper leurs efforts... à entreprendre des révoltes, et, maintenant, au fond de l'âme de tout Hindou, de "rejoindre les conquérants européens à la mer". C'est pour cela que des patrouilles, similaires à celle de Tommy Perkins, étaient lancées dans toutes les directions, parmi les déserts rocheux qui forment

un immense plateau au pied de l'Himalaya... Et tout fâché, inconsciemment pendant cette inspection devait être ramené aux autorités anglaises. Cependant, aucune de ces patrouilles n'avait encore rien découvert de suspect. Et les hommes de Tommy Perkins, malgré le respect légendaire des soldats britanniques pour leur gouvernement, possédaient qu'on les exposait bien inutilement à manquer de rosbif et de plum-pudding. A ces leur visages assez inquiet s'épanouit il quand l'adjudant annonça: - Ou ira encore jusqu'à la crête de ces coteaux... Mais ensuite!... Ensuite on se dépêcherait de regagner une région civilisée, où l'on aurait du bon thé, du tabac frais, où l'on pourrait jouer au tennis, en compagnie de petites masses en robe blanche, qui font partout retrouver à un soldat anglais l'atmosphère de la patrie. Les douze hommes marchaient donc d'un pas plus alerte, bien persuadés qu'arrivés à la crête du coteau ils se découvrirait pas plus de trace d'humanité que depuis le commencement de leur expédition. Leur désappointement fut complet: car, avant même d'avoir grimpé au haut de la roche, ils apercevaient un mince... oh! très mince filet de fumée... Mais où, il y avait certitude qu'on se trouvait dans le voisinage d'un être humain. Toutefois leur désappointement se transformait en stupéfaction, et en admiration, dès que leurs yeux pouvaient distinguer la vallée, extrêmement étroite, qui se trouvait au delà de... roches; car, sur une arête perpendiculaire à la montagne, se trouvait une admirable construction, toute de marbre, qui avait dû être bâtie aux temps très anciens, au de ces châteaux où les souverains hindous allaient chercher la fraîcheur pendant les mois les plus chauds de l'été et où en cas de guerre, ils entassaient leurs trésors et leurs femmes. C'est au-dessus de cette admirable demeure de marbre que dressait une toute petite... de fumée. Il n'y avait guère d'un mille avant d'y atteindre. - Nous y arriverons encore! jour, dit Tommy Perkins; cette nuit, au moins, on ne dormira pas à la belle étoile. - Savoir!... lui répondit presque aussitôt le sergent Boby qui, ayant grimpé un peu plus haut, pouvait distinguer les toitures du château, c'est à dire qu'il distinguait qu'il n'y en avait pas du tout, et que, de l'autre côté, il ne restait que des rois verticaux. - On y trouvera bien quelque abri, dit Tommy Perkins, on s'assit, et voyant aussitôt... de se cour à ces hommes qui faisaient de nouveaux la grimace. Cela se leur disait rien de s'